

## Notre dossier

Notre réflexion porte sur la violence politique et sociale, dont les motivations sont collectives. N'entrent pas dans notre sujet les guerres interétatiques ou nationales. En revanche, les guerres civiles, ethniques ou religieuses y ont leur place, de même que le terrorisme.

Une différence majeure s'impose d'emblée entre les violences privées et les violences politiques. Les premières inspirent la répulsion. En revanche, les secondes trouvent toujours des justifications auprès d'une opinion ou de partisans prêts à excuser leurs cruautés au nom d'intérêts supérieurs à ceux des individus, au nom également de mobiles idéologiques, religieux, ethniques ou moraux. Nous n'entrerons pas dans une discussion sur la nature « juste » ou « injuste » de telles violences. Notre propos est d'en examiner les caractéristiques, causes et conséquences à partir d'exemples forts.

Notre dossier s'ouvre par une réflexion de **Dominique Venner** (p. 35) sur la nature du système mondialiste, le « doux commerce », qui s'est imposé sans douceur dans l'univers « occidental ». Nous poursuivons par la description que fait **Jean-Joël Brégeon** (p. 39) de cette matrice de toutes les terreurs que fut la Révolution française. À l'inverse, **Jean Bourdier** (p. 42) montre comment Napoléon sut se faire pacificateur après dix ans de guerres civiles.

Pacification brève. Après 1830, comme le montre **Martin Benoist** (p. 45), les journées de juin 1848 ont provoqué une véritable panique, rejetant les héritiers de 1789 dans les bras de la religion. C'est une France conservatrice qui va donc affronter le soulèvement de la Commune de 1871, dont **Charles Vaugeois** (p. 49) décrit les causes, avant que **Philippe Conrad** (p. 50) n'en retrace la tragédie, terminée par une répression sanglante.

La France n'en avait pas fini avec la violence, notamment celle des polémistes et gens de plume qui, sous la III<sup>e</sup> République, savaient prendre des risques, comme le rappelle **Adrien Brocard** (p. 54). La violence resurgira avec la guerre d'Algérie et l'épisode plein de panache des Barricades d'Alger, conté par **Antoine Baudoin** (p. 56). Cet épisode termine une époque, tandis que s'ouvrirait celle du choc des civilisations, marquée, comme le montre **René Marchand** (p. 59) par la culture très ancienne du djihad.

La Nouvelle Revue d'Histoire

# Violence et “doux commerce”

**La violence n'est pas seulement celle des armes. Depuis un demi-siècle s'est imposé un système mondial, celui du « doux commerce ». Doux comme des bombes. Décryptage d'une nouvelle violence.**

PAR DOMINIQUE VENNER

**G**eorges Sorel est célèbre pour avoir publié en 1906 des *Réflexions sur la violence* (Librairie Marcel Rivière), souvent rééditées<sup>(1)</sup>. Partisan du socialisme révolutionnaire, lu par Lénine et Mussolini, Sorel se faisait l'apologiste de la violence comme moteur de l'histoire.

Dans son essai, il s'inquiétait d'une anémie de la violence sociale qu'il croyait observer en Europe occidentale et aux États-Unis : « L'éducation est dirigée en vue d'atténuer tellement nos tendances à la violence que nous sommes conduits instinctivement à penser que tout acte de violence est une manifestation d'une régression vers la barbarie. [...] On peut

se demander s'il n'y a pas quelque niaiserie dans l'admiration de nos contemporains pour la douceur. » Ces remarques, datant d'un siècle, pourraient sembler d'aujourd'hui. Cela retient l'attention et intrigue.

Moins de dix ans après le constat morose de Sorel, commençait une Grande Guerre qui manifesta bien autre chose qu'un penchant général pour la douceur. Cette guerre fut suivie en Russie et en Europe d'une série de révolutions et de guerres civiles dont le trait dominant ne fut pas la tranquillité. Et la Seconde Guerre mondiale qui se déclina ensuite, assortie de séquelles comme la généralisation du terrorisme, ne fut pas non plus la manifestation de tendances paisibles.

Emeutes ethniques du Ramadan 2005.





**Adam Smith (1723-1790).**

*Économiste britannique né en Écosse. Voyageant en France, il se lie aux physiocrates (Turgot). Il achève en 1776 son grand ouvrage, Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations, qui fera de lui le théoricien de l'économie libérale. Pour Smith, le moteur psychologique de toute l'activité économique est l'intérêt personnel et le principe hédoniste qui pousse les hommes à rechercher le maximum de satisfaction avec le minimum d'effort. Il croit à la spontanéité et au caractère bienfaisant de l'activité économique (la « main cachée » et le « doux commerce »). Elle réalise des desseins de la Providence. L'État doit « laisser faire, laisser passer ». Adam Smith justifie le libre-échange international, qui convient à des puissances maritimes comme la Grande-Bretagne et, plus tard, les États-Unis.*

### **L'Europe en dormition et en repentance**

Cela pour dire que l'on s'égaré souvent dans les prévisions en imaginant l'avenir comme le prolongement du présent. Sous l'effet d'émotions ou de commotions collectives inattendues, la douceur ou la mollesse d'une époque peut se muer soudain en violence irrésistible. L'histoire des peuples et des sociétés n'est pas régie par une loi de continuité, mais par d'imprévisibles accidents.

Dans l'Europe actuelle (mais pas ailleurs), tout laisserait supposer qu'a été mis un terme définitif à l'histoire, à ses violences et au politique. Ceux qui ont lu notre *Siècle de 1914* savent que nous avons interprété l'époque qui a suivi la Seconde Guerre mondiale comme une entrée en dormition de l'Europe après un demi-siècle de folies violentes. Cette dormition n'est pas étrangère à une entreprise de culpabilisation et de démoralisation sans précédent. Avec courage et lucidité, cela fut analysé en 2003 par des intellectuels qu'inquiétait la montée en France de l'antisémitisme dans l'immigration maghrébine. Selon ces auteurs, l'immigration avait été favorisée par certains Juifs qui, « faisant un contresens tragique, ont cru à une alliance possible entre l'affirmation iden-

titaire juive et la célébration des minorités et des localismes, bref, de "l'Autre" contre la nation<sup>(2)</sup> ». C'était reconnaître que l'intense propagande immigrationniste avait été une erreur. Mais, disaient les auteurs, il fallait remonter aux années soixante, pour chercher les racines de la démoralisation française et européenne, quand le souvenir de la « Shoah s'est imposé comme [...] repère décisif d'une culpabilité qui ne concerne pas seulement les nazis mais [...] un peu tout le monde en Europe, les peuples dans leur ensemble. » Depuis, « la Shoah barre aux peuples d'Europe toute espérance historique et les enferme dans le remords. » Inquiétant constat. Cinquante ans après, les Européens sommeillent toujours, écrasés de remords, comme « interdits d'histoire ». Pour combien de temps ? Voilà ce que nous ignorons. Mais cela ne saurait être éternel.

### **Rêves de bonheur, « doux commerce » et violence**

En Europe, la fin provisoire de l'histoire et les rêves hédonistes ne peuvent être isolés d'un discours public nourri par le mythe du « doux commerce » inventé jadis par Adam Smith.



**Samuel Huntington (1927-2008).**

*Professeur à Harvard. Il publie en 1996 La Choc des civilisations, livre qui soutient qu'avec la fin de la guerre froide, les « civilisations » (identités) vont remplacer les idéologies comme facteurs de conflits mondiaux. Dans son dernier ouvrage, Que sommes-nous ? (2004), il analyse les menaces contre le sentiment national aux États-Unis. La principale tient à la déconstruction des élites blanches (agences gouvernementales, milieux d'affaires, médias, Intel ligentsia, éducation). Ces élites ont adopté une vision transnationale et universaliste qui coïncide avec la mondialisation économique. Ces transnationaux constituent le noyau d'une superclasse mondiale : les « cosmocrates ». Néanmoins, en Amérique même, on observe une résistance active des « nativistes », qui s'accroît en sens inverse.*



**Friedrich List (1789-1846).**

*Économiste allemand. Partisan de l'abolition des barrières douanières entre les États allemands (Zollverein), il ne peut se faire entendre et s'exile aux États-Unis (1824), où il fait fortune. De retour en Allemagne, tandis que se réalise le Zollverein (1834), il est le pionnier de la construction des chemins de fer. Ruiné par une crise financière, il se suicide en 1846. Il a théorisé l'autarcie des grands espaces : une économie protégée sur le plan extérieur, et libérale sur le plan intérieur. À la différence d'Adam Smith, il ne croit pas à l'enrichissement mutuel des nations par le « doux commerce », mais à une guerre économique éternelle. Son principe, économie forte et armée forte, sera appliqué par les grandes puissances : les États-Unis pratiqueront le protectionnisme en l'interdisant au reste du monde.*

Quels ont été ses effets pratiques sur l'histoire vécue ? L'expérience des deux derniers siècles montre que le « doux commerce » est rarement une garantie contre la violence. Il l'est d'autant moins qu'il a remplacé le politique (la raison) par la morale (l'émotion). L'émotion fait vendre plus que la raison. Mais, au-delà des rêveries, elle est souvent pourvoyeuse de tueries, comme on l'a vu lors des guerres de Religion, puis des guerres idéologiques du XX<sup>e</sup> siècle.

En dépit des promesses d'Adam Smith, l'exercice intensif du « doux commerce » à l'échelle mondiale s'est aussi accompagné de violences peu modérées. Si l'on adopte comme repère le XIX<sup>e</sup> siècle, on pensera entre autres aux guerres de l'Opium (1840-1842, 1858, 1860) qui associèrent la France et la Grande-Bretagne dans la volonté de forcer les frontières de la Chine. Il fallait ouvrir celle-ci à la morale biblique et à quelques bienfaits tels que le trafic de l'extrait de pavot, ou la destruction de traditions millénaires. Réalisées au profit du « doux commerce », les interventions armées franco-britanniques conduisirent, par voie de conséquence, à ces nouveautés que furent, pour la Chine, les révolutions en chaîne, pré-ludes aux grandes tueries du maoïsme<sup>(3)</sup>.

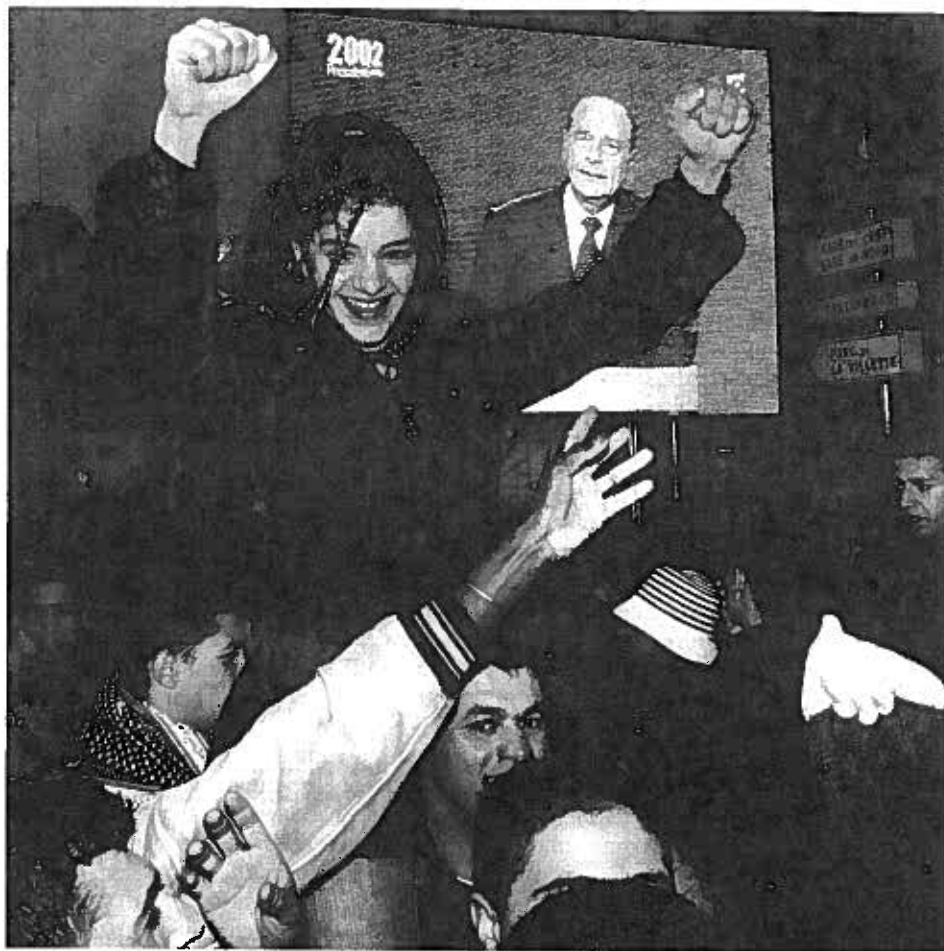
Au bénéfice du « doux commerce » on peut encore inscrire nombre d'autres conflits coloniaux ou interétatiques. Y figurent en bonne place les deux guerres mondiales, dont les mobiles économiques ne furent pas minces<sup>(4)</sup>. Étendre au monde entier l'exigence anglo-américaine du *free market* ne s'est pas fait sans un peu de casse... L'un des plus récents épisodes de ces dégâts, masqué de justifications morales et démocratiques (pléonasme), est la guerre d'Irak qui se poursuit depuis 2003. Le contrôle d'une source importante d'hydrocarbures nécessaire au « doux commerce » justifiait probablement que l'on mette à feu et à sang un pays, peut-être assez rugueux (il y en a d'autres), mais stable.

### Logique interne du « doux commerce »

Depuis qu'il s'est mondialisé vers la fin du XX<sup>e</sup> siècle, on doit cependant reconnaître à l'avantage du « doux commerce » une plasticité et une capacité de survie que peu de systèmes sociaux ont possédés à ce point.

On a compris que le « doux commerce » est l'enveloppe qui recouvre des notions abstraites telles que « capitalisme » ou « libéralisme ». Mais comme celles-ci ont servi à beaucoup de cuisines indigestes, leur signification s'est épuisée. Une autre notion, plus récente, est celle de « cosmocratie ». Elle est due à des auteurs américains, et fut reprise par Samuel Huntington dans son ultime essai *Que sommes-nous?*<sup>(5)</sup>. J'en ai moi-même fait usage. Elle est explicite. Elle suggère le caractère d'oligarchie mondialiste acquis peu à peu par le système depuis les années soixante du XX<sup>e</sup> siècle<sup>(6)</sup>.

Mais restons-en pour le moment à la logique interne du « doux commerce ». Quel est son but? C'est le profit individuel et financier de ses bénéficiaires, quel qu'en soit le prix pour les autres. Étant devenu dominant dans nos sociétés, cet objectif a été promu au rang de valeur suprême, apte à tout justifier, notamment ce qui était naguère condamné par le sens commun et la morale sociale la plus élémentaire. Dans son *Manifeste* de 1848, Karl Marx avait décrit avec pertinence l'aptitude destructrice illimitée du système qu'il assimilait à la « bourgeoisie », quand bien même le comportement personnel de maints bourgeois contredisait la thèse. Rappelons pour mémoire ses lignes célèbres: « Partout où elle a pris le pouvoir, la bourgeoisie a foulé aux pieds les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens complexes et variés qui unissaient l'homme féodal à ses supérieurs naturels, elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt [...]. Ce constant ébranlement de tout système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelle distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. »



Manifestation de « Jeunes » célébrant la réélection de Jacques Chirac, le 5 mai 2002, place de la République, « Plutôt l'escroc que le facho ». Le « facho » avait créé un véritable séisme en arrivant deuxième au premier tour de l'élection présidentielle, devant le candidat socialiste, Premier ministre sortant.

Karl Marx se réjouissait de cette agitation perpétuelle et de l'ébranlement de l'ancienne société européenne par le « doux commerce ». Ils annonçaient à ses yeux l'avènement de la société post-bourgeoise, c'est-à-dire de l'utopie communiste. Ils annonçaient l'homogénéisation mondiale et la fin de l'histoire avec un grand H. Marx ne se trompait pas de beaucoup. À cette nuance près que le « doux commerce » s'est révélé finalement plus résistant, bien que tout aussi pervers que l'utopie communiste dont il réalise certaines attentes par d'autres moyens.

### Convergence entre communisme et « doux commerce »

La conjonction des deux systèmes a été remarquablement analysée par Flora Montcorbier dans un essai injustement oublié<sup>(7)</sup>. Économiste et philosophe, avec une clarté vigoureuse, cette essayiste a délivré une clé d'interprétation convaincante du chaos organisé qui s'est substitué à nos anciennes sociétés.

Nul avant elle ne s'était soucié de comprendre le curieux dénouement de la guerre froide, étape capitale du grand bouleversement. Qui était donc sorti vainqueur de cette

fausse guerre? Les États-Unis, bien entendu, et le « doux commerce ». Mais aussi leur religion commune, la religion de l'humanité (avec une majuscule), une, uniforme et universelle. Et ce n'était pas leur seule affinité.

Que voulaient les communistes? Ils voulaient une gestion planifiée des richesses de l'humanité. Ils voulaient aussi la création d'un *homme nouveau*, un homme rationnel et universel, délivré de toutes ces « entraves » que sont des racines, une nature et une culture. Ils voulaient enfin assouvir leur haine des hommes concrets, porteurs de différences, leur haine de la vieille Europe, multiple et tragique.

Et le « doux commerce », autrement dit l'Occident américain<sup>(8)</sup>, que voulait-il? Eh bien, la même chose. La différence portait sur les méthodes. Récusant le collectivisme et la planification, le « doux commerce » voit dans le marché financier le facteur principal de la rationalité économique et des changements souhaités.

Le « doux commerce », autre nom du mondialisme, ne partage pas seulement avec son ex-frère ennemi soviétique la vision radiieuse du but final. Pour changer le monde, lui aussi doit

changer les hommes, fabriquer l'*homo œconomicus* de l'avenir, le zombi, l'homme nouveau, homogène, vidé de contenu, possédé par l'esprit du marché universel et illimité. Le zombi est heureux. On lui souffle que le bonheur consiste à satisfaire tous ses désirs, puisque ses désirs sont ceux que suscite le marché.

### «Doux commerce» et immigration

Il y a pourtant des résistances. Mais comme le dessein est capital, on ne lésine pas sur les moyens pour les abattre. Afin de «zombifier» les Européens, jadis si rebelles, on a découvert entre autres les avantages de l'immigration de masse. Celle-ci a permis d'importer de la main-d'œuvre bon marché, tout en déstructurant les identités nationales. L'installation à demeure d'allochtones accélère aussi la prolétarianisation des travailleurs européens. Privés de la protection d'une nation cohérente, ils deviennent des «prolétaires tout nus», des zombis en puissance, d'autant qu'ils sont culpabilisés par le rappel de la colonisation, et autres forfaits imputés à leurs aïeux.

Une difficulté inattendue est venue cependant des immigrés eux-mêmes. Étrangers aux codes de conduite républicains, ils ont constitué dans les banlieues des communautés réislamisées, souvent rebelles au «doux commerce», hormis celui du shit. Dans leur univers, si l'on en croit les rapports officiels, la violence règne autant que le voile et la haine du policier. Une partie du territoire, jadis national, se trouve ainsi sous la menace d'émeutes endémiques. Celles-ci favorisent un transfert de la loi au profit de celle des «grands frères».

Quant à la cohabitation avec les «Gaulois», il n'y faut pas trop songer, sauf au cinéma. Ceux qui n'ont pu fuir vers des quartiers moins envahis, se terrent, manifestant leur souffrance par des votes de refus quand l'occasion leur en est donnée<sup>(9)</sup>. Une conséquence imprévue est que la lutte des classes cède devant le partage ethnique. Le résidu des anciens conflits sociaux n'est plus le fait des prolétaires, mais de fonctionnaires accrochés à leurs privilèges.

Pourtant, il arrive que les indigènes en voie de «zombification» renâclent. Pour faire passer la pilule, le trait de génie du système a été d'utiliser les bons vieux staliniens et leurs pareils, tous plus ou moins recyclés dans la glorification du «doux commerce». Ils fournissent l'important clergé inquisitorial de la religion de l'humanité, ce nouvel opium du peuple dont le foot est la grand-messe. Cette religion a ses tables de la loi avec les droits de l'homme, autrement dit les droits du zombi, lesquels sont les devoirs de l'homme. Elle a ses dogmes et son bras séculier, l'Otan et les tri-

bunaux internationaux ou nationaux. Elle pourchasse le Mal, c'est-à-dire le fait d'être différent, individualisé, d'aimer la vie, la nature, le passé, de cultiver l'esprit critique, de ne pas être dupe d'un écologisme de façade (réchauffement climatique), et de ne pas sacrifier à la divinité humanitaire.

### Le système se nourrit de son opposition factice

L'une des particularités du système est qu'il se nourrit de son opposition en apparence la plus extrême. Mais quand on s'étonne de ce fait surprenant, on oublie que l'opposition dite «de gauche» partage avec le système la religion de l'humanité et la fringale de la déconstruction, donc l'essentiel. Ainsi, sans que personne s'esclaffe, les papiers d'un rebelle de tout repos (Guy Debord) ont pu être classés «Trésor national» par le directeur des Archives nationales en juin 2009. Explication: le «doux commerce» a besoin de la contre-culture et de sa contestation pour nourrir l'appétit illimité du «jouir sans entraves» qui alimente le marché. La rébellion factice du monde culturel (les «cultureux») a de la sorte été récupérée et institutionnalisée. Ses formes expérimentales les plus loufoques renouvellent le langage de la pub et de la haute couture qui se nourrissent de la nouveauté, du *happening*. Les droits des minorités ethniques, sexuelles ou autres, sont également étendus sans limites puisqu'ils se concrétisent par de nouveaux marchés, offrant de surcroît une caution

*Ravissant mannequin en tenue trash (en américain dégueulasse). Un mélange d'érotisme et de déconstruction: l'esprit même du "doux commerce".*



morale au système. L'illimité est l'horizon du «doux commerce». Il se nourrit du travail des taupes à l'œuvre dans la culture, le spectacle, l'enseignement, l'université, la médecine, la justice ou les prisons. Les naüfs qui s'indignent de voir célébrer de délirantes ou répugnantes bouffonneries n'ont pas compris qu'elles ont été promues au rang de marchandises, et sont de ce fait à la fois indispensables et anoblies.

La seule contestation que le système ne peut absorber est celle qui récusé la religion de l'humanité, et campe sur le respect de la diversité identitaire. Ne sont pas solubles dans le «doux marché» les irréductibles qui sont attachés à leur cité, leur tribu, leur culture ou leur nation, et honorent aussi celles des autres. C'est pour-quoi, en dépit de leur éventuelle représentativité électorale à l'échelle européenne, ces dissidents sont rejetés par une inflexible ségrégation. Sort inconfortable qui pourrait les désigner comme seule alternative potentielle lorsque, devant l'urgence et l'inattendu, le politique reprendra ses droits<sup>(10)</sup>. Dès lors, le «doux commerce» pourrait être ramené à la place subalterne et dépendante qui est la sienne dans un monde en ordre. ■

1. L'un des apports de Georges Sorel (1847-1922) à la pensée politique fut la notion de «mythe» pour désigner les images mobilisatrices autour desquelles se constituent les grands mouvements historiques (*La NRH* n°13, p. 20-22).

2. Article publié dans *Le Monde* du 30 décembre 2003, sous les signatures de Gilles Bernheim, grand rabbin et philosophe, Élisabeth de Fontenay, professeur de philosophie, Philippe de Lara, professeur de philosophie, Alain Finkielkraut, écrivain et professeur, Philippe Raynaud, professeur de philosophie, Paul Thibaud, essayiste, Michel Zaoui, avocat.

3. On peut se reporter sur ce point au dossier *La Chine et l'Occident*, n° 19 de *La NRH*, juillet-août 2005.

4. Georges-Henri Soutou, *L'Or et le sang. Les buts de guerre économiques de la Première Guerre mondiale*, Fayard, 1989. Nous avons traité ce sujet dans plusieurs dossiers, notamment dans les n° 14 et 32 de *La NRH*.

5. Samuel P. Huntington, *Que sommes-nous? Identité nationale et choc des cultures*, Odile Jacob, 2004.

6. Dominique Venner, *Le Siècle de 1914*, Pygmalion, 2006, chapitre x.

7. Flora Montcorbier, *Le Communisme de marché, L'Âge d'Homme*, 2000.

8. Nous ne confondons pas le «système occidental-américain» et les Américains pris individuellement, qui souvent en souffrent.

9. L'analyse que nous avons faite de l'immigration de peuplement dans le n° 22 de *La NRH*, janvier-février 2006, p. 29-32, conserve toute sa pertinence (dossier: *De la colonisation à l'immigration*).

10. «Le» politique désigne les principes supérieurs du pouvoir (commander, juger, protéger). «La» politique désigne la pratique.